

Les histoires d'après-demain : Il n'y a pas de faits sur l'avenir mais plutôt des fictions

Dans l'idée de maintenir une réflexion prospective permanente, il a été proposé aux membres du Conseil de développement de se livrer à l'exercice de la fiction sur la base de quelques principes :

- raconter une histoire d'anticipation avec pour cadre le territoire métropolitain
- privilégier la fiction (personnages, intrigue...) au texte prospectif classique
- se projeter dans l'avenir à 30 ou 40 ans
- laisser libre cours à l'imagination sur des scénarios de toutes natures (optimistes, pessimistes ou... lucides)



fabrice.perrollet@gmail.com

La goutte qui fait déborder le demi

Par Fabrice PERROLLET – 11 août 2014

Romain, le bras endolori, jette le gros rouleau de scotch marron sur son canapé et pose son regard sur le travail accompli : les cartons, empilés les uns sur les autres, représentent désormais un amoncellement important dans le salon. Devant cette imposante masse, il se surprend à lâcher à voix basse : « le mur des lamentations ! »

C'est à regret qu'il va quitter cet appartement. Ils avaient mis du temps, sa femme et lui-même, au début des années 2010, pour trouver chaussure à leur pied. Ils le voulaient assez vaste pour accueillir un nombre de chambres suffisantes pour leurs 3 enfants et se rapprocher de la surface qu'ils avaient connue dans leur précédente demeure : une maison en pleine campagne. Elle avait pourtant plein d'avantages mais un gros inconvénient, elle était loin de ce qu'on appelle les commodités. La voiture était nécessaire pour la moindre course. Sa femme et lui-même étaient devenus chauffeurs de taxi pour les déplacements des enfants qui commençaient à avoir des copains/copines dans les alentours.

Ainsi, un des points importants dans leurs recherches avait été de pouvoir habiter dans le centre de Nantes, au pied des commerces et des stations de Trams, de ChronoBus et de Biclou. Ayant vécu plusieurs années dans le centre de Paris, Romain trouvait que les transports en commun de Nantes n'avaient pas à rougir de la comparaison et pendant toutes ces années passées ici, il les utilisa sans retenue.

Pourtant, aujourd'hui, après plus de 20 ans passés dans cet appartement, après avoir vu grandir ses enfants, reçu tant d'amis, de parents, on le jetait dehors...

Tout n'avait pas été rose durant toutes ses années, loin de là. En fait, le principal problème qu'il avait connu était celui-là même qui l'expulsait : la vie nocturne du centre ville.

Peu de temps après son installation déjà, les premiers signes se faisaient sentir. La boulangerie qui faisait face à l'appartement dans sa rue avait fermé. C'est vrai que son pain n'était pas excellent et l'accueil franchement médiocre, mais elle dépannait et n'apportait aucune nuisance. Elle ne mit pas longtemps à se transformer en bar. Un établissement de boisson comme il en bourgeonnait tant dans la ville, comme la branche d'un pommier marchant aux amphétamines dans les premiers jours de printemps. On ne comptait plus les nouvelles installations qui avaient comme simple but d'attirer les étudiants, comme les fleurs les abeilles. Sans relâche.

Ainsi, Romain et sa famille commencèrent à goûter aux joies des odeurs de cigarettes qui, dès 15h, en d'innombrables volutes, rentraient chez eux les jours de beau temps, par les fenêtres ouvertes sur la ville. Dès 18h, sitôt les cours finis, succédant aux brouhahas, des concours de hurlements prenaient corps, soutenus par les importantes quantités d'alcool ingurgitées. Nul répit n'était à attendre, avant 2h30 du matin.

Romain n'était pourtant pas homme à se laisser faire et à se faire déposséder de son bien et des crédits associés, sans rien faire ni dire. Regroupés au sein d'associations d'habitants du centre ville qui subissaient les mêmes problèmes dans d'autres rues, ils se mirent à interpeller, qui les tenanciers, qui la mairie, qui la préfecture, qui l'opinion aux travers des quotidiens régionaux, avec le même goût d'amertume revenant en bouche quand les défaites s'enchaînèrent après les maigres premières victoires, quand des citoyens s'imaginent pouvoir bouger des lignes économiques trop fortes.

Il découvrit, avec ses amis d'infortune, que la multiplication des bars était en fait une idéologie, pas un besoin. En offrant d'innombrables endroits aux étudiants pour se soûler, Nantes offrait un visage de ville festive où il faisait bon vivre et faire la fête. Ceci permettant aux facultés d'attirer des étudiants de toute la France et aux grandes écoles de s'implanter sans prendre le risque de ne pas remplir leurs classes. On pouvait même penser que les étudiants, trop occupés à dessoûler pendant leurs études, étaient obligés de rempiler pour des années supplémentaires, nourrissant par là une économie faite de rentrées d'impôts venant des bars, des commerces alimentaires ou d'habillement, ainsi que des logements. Sur ce dernier point, le centre ville de Nantes était devenu un champ de studios.

Nul quartier, nul immeuble n'était épargné. Chaque appartement vendu était redécoupé en multitudes de studios. Même le petit deux-pièces du vieux voisin de Romain n'avait pas résisté à cette poussée. Ses enfants n'avaient même pas attendu qu'il soit tout à fait mort pour le vendre en deux logements pour étudiants. Une bulle immobilière à la réalisation de studio était née dans les années 2015/17. Circonscrite d'abord au centre ville, elle n'avait pas tardé à envahir d'autres quartiers de Nantes.

Ainsi, lorsque les élections municipales de 2020 arrivèrent, bien peu de listes remirent en cause cet état de fait. Il y eut même une liste composée de jeunes garçons et filles, venant de célèbres écoles, qui voulurent enfoncer le clou plus loin, plus profondément dans les esprits. Leur idée était de donner des subventions aux propriétaires, habitant le centre, pour réhabiliter leurs appartements en logements étudiants. Leur vision sur les habitants du centre ville était qu'ils soient forcément des nantis et qu'en contrepartie d'argent, ils ne mettent pas longtemps à comprendre leur intérêt.

Le premier tour fut un échec électoral, mais leur audace avait entrouvert la boîte de Pandore. Après cela, rien ne fut comme avant. La municipalité issue des élections ne cautionna pas cette idée. Du moins, de façon officielle. Car officieusement, des transactions s'effectuèrent. D'abord timidement, puis de façon plus massive. Dans les rangs même des associations d'habitants du centre ville, la sauce prenait, surtout du côté des jusqu'au-boutistes, des plus exaltés. Des plus réalistes ?

Au fur et à mesure que les années passaient, Romain se sentait comme un indien dans sa réserve, jugulé dans sa rue et celle environnante qui résistait à la déferlante de transformation des beaux appartements en « studios, toute commodités ».

Si le brouhaha de la rue ne fut pas facile à vivre, la cohabitation avec des étudiants n'était pas des plus aisées. Elle empirait avec les allées et venues dans la cage d'escalier, accompagnées d'amis plus ou moins éméchés suivant l'heure tardive, les fêtes impromptues, sans oublier les musiques incessantes venant d'appartements qui n'avaient pas été conçus pour faire barrière aux musiques aux basses agressives.

Si, quelquefois, le dialogue pouvait calmer certaines ardeurs, d'autres situations étaient difficiles à endiguer, où aucun pourparler ne prévalait. Quant à la peur d'une intervention policière, elle disparut avec l'absence de présence d'hommes en uniforme qui pouvaient apparaître sur appels des habitants. Au fur et à mesure des années, de la situation qui empirait, on ne vit plus du tout d'uniformes.

S'étonnant de cette situation, Romain, aidé de quelques amis, avait parcouru le centre ville un jeudi soir, dans les années 2010. Le sentiment qui l'avait marqué était celui d'une ville en roue libre, sans aucun garde-fou, sans repères. Puis vers la fin de son périple, il avait repéré, dans leurs célèbres voitures banalisées, des policiers en civil. Ils avaient discuté et ces personnes de la BAC avaient avoué qu'ils ne comptaient que 8 personnes de leurs services pour tout Nantes. Et les seuls ordres qu'ils avaient étaient de sécuriser la ligne 2 du Tramway, pour éviter qu'entre les facs et le centre ville, quelques étudiants éméchés ne passent sous les roues des voitures.

20 ans après, les ordres n'avaient pas changé. D'autres policiers étaient aux mêmes emplacements et les attroupements alcoolisés pouvaient grossir comme des essaims d'abeilles.

Revenant comme les moustiques aux premières chaleurs, les mauvaises nouvelles apparaissaient de façon récurrente. Ainsi aux nouvelles élections municipales, le groupe de jeunes filles et garçons revint à la charge. Ils étaient moins jeunes, mais tout aussi déterminés et n'avaient pas changé d'idées. Mieux, ils avaient créé des sociétés ad hoc pour les transformations d'appartements. De la prospection immobilière aux travaux d'aménagements, jusqu'à la location avec les applications pour smartphone idoines, rien ne fut laissé au hasard dans leur logique entrepreneuriale. Dans leur conquête du pouvoir non plus. Acoquinés au parti qui avait le vent en poupe à cette époque, ils purent entrer dans le nouveau conseil municipal pour faire prospérer leur dogmatisme ainsi que leurs affaires. Que les deux soient liés ne posait apparemment pas de problème aux autres édiles, ni aux opposants. Travers bien Français. Tout comme la planification qui accompagna le tout. Ainsi, la logique, économique devint : « donnons-leur le centre ville et habitons en périphérie, au calme » Bien sur, cela voulait dire au minimum deux voitures, voire trois quand les enfants grandissaient. Et pour ceux qui n'ont pas les moyens financiers nécessaires et dont les petits appartements étaient le cœur de cible avant la spéculation ? Loin de Nantes, en dehors de la métropole ! L'herbe y est plus verte et les loyers moins chers ! Et tant pis, si les frais de transport explosent.

La nuit tombe vite au mois de novembre. La pénombre dévore le salon de Romain et fait apparaître le mur de cartons presque menaçant. Au dehors, bien que le froid soit déjà mordant, le tumulte commence. D'abord des rires, puis des cris de joie qui se changeront au fur et à mesure de la montée du taux d'alcoolémie, en cris d'effroi, d'insultes dans du verre brisé.

Romain avait fait son deuil de sa tranquillité, bien qu'il lui semblait que d'année en année, elle diminuait toujours davantage sous les coups de boutoir de nouvelles libertés accordées aux étudiants qui déambulaient de trottoir en caniveau, ou aux cafetiers qui fermaient de plus en plus tard.

Le coup de grâce fut le courrier de la mairie qu'il reçut. Mettant en pratique leur idéologie, les jeunes filles et garçons qui en 2029 avaient pris plusieurs kilos et quelques rides, le prièrent de partir. Bien sur, le courrier était civilisé, mais sous couvert de rénovation urbaine, de mise en œuvre de nouvelles normes, des travaux devaient être entrepris dans son immeuble. Le but de la manœuvre était d'annoncer une date de travaux assez proche, une liste de travaux prêts à faire saliver n'importe quels entrepreneurs, mais de rester évasif sur la date effective du massacre. De laisser planer un doute sur une fin des nuisances engendrées.

Il avait vu comment cela s'était passé dans des immeubles, non loin de là. Et comment leurs habitants avaient craqué, fuyant aussi prestement que les rats qui soudainement apparurent. Et il se souvint de son inaction, de guerre lasse, se contentant de se répéter que ce qui arrivait, était loin, isolé. Une litanie que l'on se ressasse, comme pour conjurer le sort d'une prochaine bombe qui pourrait tomber sur son toit.

Ses enfants avaient grandi et quitté le foyer, sa retraite se profilait, alors il abandonna le combat devenu trop inégal.

Chaque rentrée apportait son lot d'étudiants neufs, pleins de vie, quand Romain commençait à s'essouffler dans les escaliers trop raides. Son passé devenait un passif. Car, enfin, il ne reconnaissait plus sa ville. Toutes ces rues qu'il avait connues étaient passées sous le joug de la piétonisation à outrance, aux trottoirs aux dimensions New-yorkaises afin d'accueillir encore et toujours plus de nouvelles terrasses. Sans parler de ces satanés pavés de granit qui finissaient d'assombrir la ville et de la rendre si semblable à n'importe quelle autre ville de province.

Nantes avait perdu son charme et avait un côté toc pour touristes. Pas pour y vivre. D'ailleurs, lui et sa femme se sentent désormais bien seul. Tous leurs amis avaient fui cette ville, sous les menaces annoncées ou alléchés par des perspectives financières. Quand il déambule dans les rues, il se prophétise le seul de sa génération, dévisagé depuis les terrasses des bars, comme un intrus.

Alors, Romain prit la prime de réhabilitation, trouva une vieille maison dans la campagne angevine et la tête appuyée sur la vitre, absorbé par le spectacle nocturne qui se joue sous ses fenêtres, il sent un goût amer se répandre dans sa bouche. Et qui durera bien longtemps après le déménagement.